

L'infécondité : une nouvelle normalité dans les parcours de vie en Allemagne aujourd'hui ?

SALLES Anne*

L'infécondité a beaucoup progressé en Allemagne ces dernières années. Entre les générations de femmes nées entre 1943 et 1947 et les cohortes de 1968-72, la proportion de femmes sans enfant est passée de 12 % à 22 % (Statistisches Bundesamt 2013b). Cette tendance s'est accompagnée d'une nette baisse des intentions de fécondité jusque dans les années 2000. D'après l'enquête GGS 2005, les hommes et les femmes âgés de 20 à 39 ans ne souhaitent plus respectivement que 1,59 et 1,74 enfant. Ce sont les intentions de fécondité les plus faibles parmi les pays qui ont participé à l'enquête. Certes, les intentions de fécondité semblent avoir de nouveau progressé ces dernières années¹, mais « *on ne peut considérer pour le moment que l'écart entre le nombre d'enfants réel et les intentions de fécondité réalistes a suffisamment augmenté pour dégager le potentiel d'une hausse substantielle des naissances* » (Dorbritz, Naderi 2013 : 7). Or le niveau des intentions de fécondité s'explique dans une large mesure par la forte progression de la part des personnes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant, en particulier chez les hommes, où elle atteint un quart (Dorbritz 2005). En d'autres termes, une part élevée de la population allemande n'a pas d'enfant et ne désire pas en avoir. L'infécondité joue ainsi un rôle clé dans le niveau bas de la fécondité en Allemagne (Sobotka 2011, Dorbritz 2009). L'Allemagne se distingue en cela de la France où l'infécondité reste faible et la norme parentale forte.

Alors que l'arrivée d'un enfant constitue l'une des transitions majeures dans la vie des individus, de plus en plus de personnes en Allemagne prennent leurs distances par rapport à ce parcours obligé et envisagent une vie sans enfant. Dans la mesure où les normes jouent un rôle important dans les décisions de fécondité (Bernardi 2013, Rossier *et al.* 2011²), se pose la question de savoir si le choix d'une vie sans enfant cesse de constituer en Allemagne un écart à la norme et reflète une nouvelle perception des parcours de vie. Ce poids croissant de l'infécondité soulève la question de savoir comment les personnes sans enfant se situent par rapport aux normes véhiculées dans le pays. Laura Bernardi (2013) distingue trois types de normes. Les normes permissives désignent des comportements qui ne correspondent pas à la norme dominante, mais sont tolérées, acceptées. Les normes prescriptives se réfèrent à des attitudes attendues

¹ Selon l'enquête pairfam, les intentions de fécondité s'élevaient en 2011 à 1,77 enfant pour les hommes et les femmes. Ces données ne sont cependant pas comparables aux résultats de l'enquête GGS de 2005 en raison de différences dans la méthodologie et les groupes d'âge retenus (Dorbritz, Naderi 2013, voir aussi Eckhard, Klein 2013).

² Rossier *et al.* (2011) estime ainsi que l'environnement culturel a plus d'impact sur les décisions de fécondité que le contexte institutionnel.

* Université Paris-Sorbonne, INED, IRICE.

des autres ; en d'autres termes, il y aurait une certaine injonction à suivre ces normes. Et les normes proscriptives correspondent à des comportements qui suscitent le rejet, qui ne sont pas acceptés. La forte hausse de l'infécondité en Allemagne plaide en faveur d'une acceptation croissante de ce phénomène, une hypothèse que confortent les discours des politiques. Il est ainsi frappant de voir que l'ancienne ministre de la Famille Renate Schmidt, du parti social-démocrate, avait basé sa campagne de communication au début des années 2000 sur le thème « nous avons tous une famille », entendant par là aussi bien les parents que ceux, sans enfant, qui *ont* des parents. En mettant en avant l'idée que le ministère allemand de la Famille s'adresse à tous, ce discours visait à intégrer les personnes sans enfant dans une vision plus globale de la société et à favoriser une meilleure acceptation de ce choix de vie³.

L'objectif de la présente étude sera de mieux comprendre quelles formes l'infécondité peut prendre en Allemagne et comment les choix des individus se positionnent par rapport à la norme dominante qui reste celle de fonder une famille.

Afin de répondre à ces questions, nous proposons d'examiner une enquête qualitative menée au milieu des années 2000 dans l'est et l'ouest de l'Allemagne dans le cadre du projet européen REPRO⁴. Elle comprend 64 entretiens semi-dirigés réalisés auprès de personnes originaires de Lübeck et de Rostock. Les répondants ont entre 28 et 37 ans, ont tous suivi leur scolarité dans la ville mentionnée, de manière à pouvoir vérifier leur socialisation. Ils ont été recrutés via un site internet des anciens élèves et via la technique de la boule de neige, en d'autres termes par les contacts fournis par les premières personnes interviewées. L'échantillon comprend des femmes et des hommes, seuls ou en couple, avec ou sans enfant, issus majoritairement de la classe moyenne. Ils ont été interrogés sur leur trajectoire professionnelle, résidentielle, affective et de loisirs, sur leur réseau social, sur leurs représentations des rapports de genre, de la famille, de la prise en charge des enfants et sur leurs intentions de fécondité. La présente étude portera essentiellement sur l'échantillon ouest-allemand, avec quelques éléments de comparaison avec la partie est. L'objectif initial de cette enquête était d'étudier l'impact du réseau social sur les décisions de fécondité. L'enquête n'est par conséquent pas ciblée sur les personnes sans intentions de fécondité. En conséquence, le sous-échantillon sur lequel porte l'étude est restreint. Il ne porte que sur douze entretiens, sept à l'ouest et cinq à l'est. Les résultats de cette étude demandent par conséquent à être vérifiés dans une étude ultérieure. Ils apportent néanmoins des premiers éléments de réflexion intéressants, comme nous pourrons le voir.

Les entretiens ont été codés sur le logiciel NVivo, de manière à comparer les entretiens thème par thème. Les entretiens ont donné lieu à la rédaction de portraits. Ces portraits ont permis de dégager des configurations, en d'autres termes des liens entre les questions de fécondité et d'autres paramètres, tels que les représentations du couple, de la prise en charge des enfants et de la conciliation entre travail et famille. A partir de l'échantillon ouest-allemand, la présente étude se propose de cerner les raisons invoquées par les répondants sans enfant et qui déclarent ne pas en vouloir et de les comparer au discours des répondants qui ont des enfants ou désirent en avoir. Il s'agira dans un premier temps de resituer le débat sur la question de l'infécondité volontaire et de l'infécondité involontaire, puis de cerner le rôle

³ L'élection en 2005 comme chancelière d'une femme sans enfant en la personne d'Angela Merkel, pourtant issue du parti conservateur CDU (Union chrétienne-démocrate), peut aussi y avoir contribué.

⁴ L'étude a bénéficié d'un financement européen dans le cadre du projet REPRO (*Reproductive decision-making in a macro-micro perspective*). Il s'agit ici du work package 5 *Fertility intentions and behaviours in context: a comparative qualitative approach*, piloté par Laura Bernardi de l'Institut Max Planck de recherches démographiques de Rostock et mené au sein de l'Institut National d'Études Démographiques par Clémentine Rossier.

que joue l'infécondité dans le niveau de fécondité en Allemagne et d'en retracer les caractéristiques. Nous présenterons ensuite les résultats de l'enquête et terminerons par une discussion de ces résultats.

L'infécondité : un débat sur la question de définition et de catégorisation

Les démographes distinguent habituellement infécondité volontaire et involontaire. Selon Michaela Kreyenfeld et Dirk Konietzka (2007), il existe un relatif consensus parmi les chercheurs sur la définition de l'infécondité involontaire. Elle correspondrait aux cas des personnes qui n'ont pas eu d'enfant pour des raisons biologiques, qu'il s'agisse d'un problème de stérilité de la femme ou de son conjoint ou d'un problème d'âge. De nombreux sociologues ne partagent cependant pas ce point de vue et parlent d'infécondité involontaire dès lors qu'il y a désir d'enfant. En d'autres termes, ils incluent dans cette catégorie également des personnes qui n'ont pas eu d'enfant en l'absence d'un partenaire (Donati 2000a, 2003). De fait, dans leur analyse sur l'infécondité volontaire en France et en Allemagne, France Prioux et Didier Breton (2009) ont exclu de leur échantillon les personnes seules, ne retenant que les couples qui se sont constitués avant 35 ans (voir aussi Tenturi, Mencarini 2008). À l'inverse, l'infécondité volontaire correspondrait alors à une absence de désir d'enfant. Le ministère allemand de la Famille (2005 : 8) prend cependant le contrepied de cette approche, estimant que dans le cas de l'infécondité dite volontaire, « *d'autres options n'ont pas permis la concrétisation d'un désir d'enfant initial* », ce qui revient à considérer que tout individu a souhaité à un moment donné ou à un autre avoir des enfants et que l'absence d'intentions de fécondité est donc un phénomène pratiquement inexistant. Mais peut-on, dans ce cas, encore parler d'infécondité volontaire ?⁵ Selon Charlotte Debest (2012), ces discours traduisent une volonté de nier un phénomène pourtant bien réel ; ils mettent en évidence un certain rejet de l'idée que des individus puissent délibérément choisir de ne pas avoir d'enfant et reflètent la force de la norme parentale dans de nombreux pays. Ce phénomène pourrait également être lié au fait que l'infécondité volontaire reste peu répandue dans de nombreux pays (Debest, Mazuy 2014, Dorbritz 2005, Toulemon 1995).

Enfin, certains sociologues estiment que la distinction entre infécondité volontaire et involontaire n'est pas satisfaisante, parce qu'elle ne tient pas compte de la dimension temporelle, ni de l'incertitude qui peut toucher les individus. En d'autres termes, un individu peut évoluer dans ses intentions de fécondité, basculant de l'infécondité volontaire à l'infécondité involontaire (ou vice-versa) et la concrétisation du désir d'enfant n'émane pas toujours d'un choix rationnel. Selon Guy Desplanques (2003), l'absence de descendance peut ainsi résulter d'une « non-décision »⁶ (voir aussi Klein 2006 :10). Ces deux catégories ne rendent donc pas suffisamment compte de la complexité des parcours qui mènent à la réalisation du désir d'enfant ou à l'absence d'enfant (Donati 2000a, 2000b, Le Voyer 2003, Léridon 2003). Charlotte Debest (2012) propose par conséquent une nouvelle catégorie qu'elle qualifie de « sans enfant volontaire ». Elle propose ainsi de distinguer parmi les personnes qui n'expriment pas d'intentions de fécondité celles qui ne souhaitent pas avoir d'enfant non pas en raison de leur situation personnelle à un moment donné, mais par choix délibéré. Ce groupe constituerait une sous-catégorie des personnes sans intentions de fécondité.

⁵ De la même manière, Jürgen Dorbritz (2005 : 362) estime que l'infécondité relève plutôt du hasard que d'un choix conscient.

⁶ De la même manière, Henri Léridon (2003) distingue la fécondité non désirée (grossesses involontaires ou mal programmées) et les grossesses retardées ou empêchées. Il conclut néanmoins que l'arrivée de l'enfant est « plus que jamais programmée et décidée par les deux parents » en raison de l'accès facilité à la contraception et d'une volonté accrue des parents de choisir le moment où ils auront un enfant.

Ce débat ne se limite pas à une simple question terminologique. Derrière la distinction entre fécondité volontaire et involontaire se pose la question de savoir pourquoi l'infécondité augmente en Europe aujourd'hui (Breton, Prioux 2009, Dorbritz 2005) et s'il est possible d'agir sur le niveau de l'infécondité par une politique ciblée. En cas d'infécondité involontaire, liée à des problèmes d'ordre biologique, les moyens d'action restent limités et relèvent essentiellement du registre médical, alors que dans le cas de l'infécondité volontaire se pose la question de savoir si des mesures politiques induisant un changement du contexte institutionnel, économique et social, pourraient produire un certain effet. Dans ce contexte, il est possible de distinguer deux approches : la première consistant à considérer que les intentions de fécondité sont bien présentes et qu'il s'agit donc de réduire l'écart entre intentions de fécondité et réalisations (Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend 2005), la deuxième reposant sur l'idée qu'il n'y a pas d'intentions de fécondité. Dans ce second cas de figure se pose la question de savoir s'il est possible – si tant est que ce soit souhaitable – d'agir par une politique ciblée non pas seulement sur la concrétisation des intentions initiales, mais sur les intentions elles-mêmes. Selon Kerstin Ruckdeschel (2004), un individu qui a fait le choix de ne pas avoir d'enfant revient toutefois rarement sur sa décision (voir aussi Schwarz 2003). La notion d'intentions de fécondité et donc la distinction entre infécondité volontaire ou involontaire constituent par conséquent un enjeu dans le débat sur les politiques familiales aujourd'hui, et un élément clé pour comprendre l'infécondité.

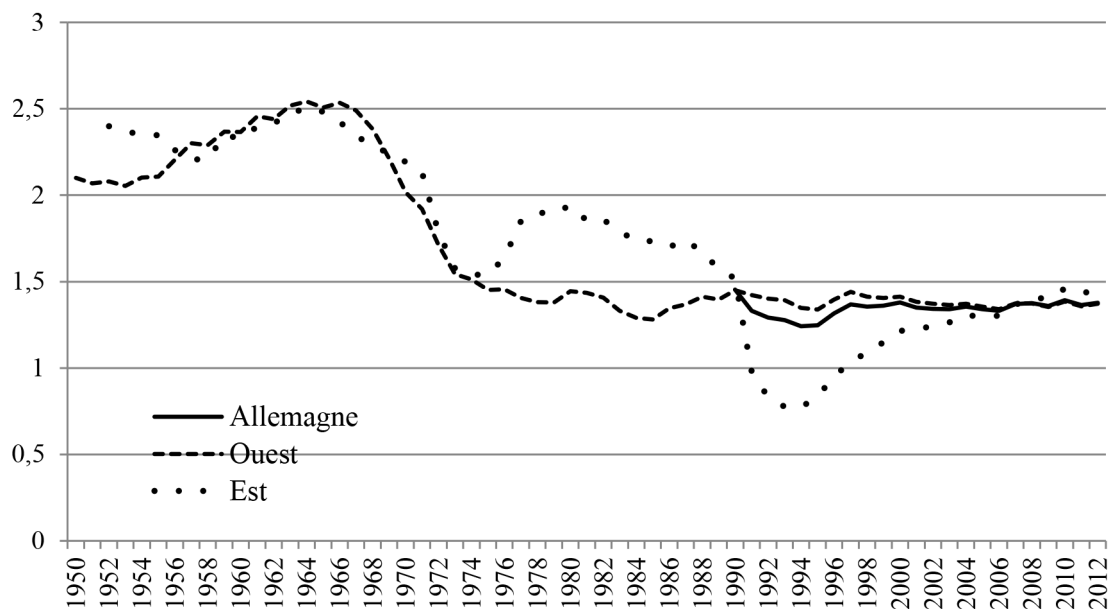
Il existe peu d'études, notamment qualitatives, sur l'infécondité, dans la mesure où elle est longtemps restée un phénomène marginal, et l'est encore aujourd'hui dans de nombreux pays. On peut citer la recherche effectuée par Pascale Donati à la fin des années 1990 sur la base d'entretiens biographiques (2000, 2003). P. Donati met en évidence la variété des parcours qui conduisent à l'infécondité et des profils des personnes concernées, un constat que C. Debest partage (2012). Sur la base d'une enquête qualitative menée au milieu des années 2000, Laura Bernardi observe en Italie des normes permissives à l'égard de l'infécondité. Les répondants de l'enquête témoignent d'une certaine compréhension à l'égard de ce choix, car il est considéré comme lié aux circonstances de la vie, telles que la situation professionnelle ou la situation de couple, et non comme une décision délibérée et programmée. Cette acceptation s'explique aussi par le fait que ne pas avoir d'enfant est perçu par la plupart des répondants comme un renoncement qui les « *prive de la dimension affective et relationnelle de la famille* » (2013 : 158). En d'autres termes, l'infécondité est perçue par la plupart des répondants italiens comme un choix par défaut aux conséquences négatives sur la qualité de vie. Charlotte Debest a pour sa part choisi de se pencher plus spécifiquement sur les personnes qui avaient fait le choix de ne pas avoir d'enfant et qu'elle qualifie de « sans enfant volontaires ». Elle a réalisé une enquête qualitative en 2009-10 dans le cadre de sa thèse de sociologie. Avec Magali Mazuy, elle constate qu'il s'agit, chez les personnes sondées, dans une large mesure d'un choix positif et assumé, même s'il reste « *à contre-courant* » (Debest, Mazuy 2014). Elle constate que les cheminements qui mènent au choix d'une vie sans enfant sont multiples et les profils des répondants très variés. Ils ont néanmoins cela en commun qu'ils se situent souvent en-dehors des normes dominantes, non pas seulement de par leur choix volontaire de ne pas avoir d'enfant, mais aussi dans d'autres domaines tels que le rapport à l'emploi et à l'autorité, la relation de couple ou la sexualité. Pour autant, C. Debest estime qu'ils sont « *ancrés dans la société* » (2012 : 533). D'après C. Debest, le choix de ne pas avoir d'enfant est souvent mal accepté en France, ce qui s'explique par l'existence d'une forte « *pression sociale à concevoir* » dans le pays (2012 : 205, voir aussi Debest, Mazuy 2014). Les personnes volontairement sans enfant portent ainsi le stigmate de l'égoïsme et leur choix est « *toujours potentiellement "discréditable"* » (2012 : 109).

Nous émettons l'hypothèse qu'en Allemagne où la famille ne revêt pas le même rôle et la même importance qu'en Italie et où l'infécondité est beaucoup plus répandue qu'en France, le choix d'une vie sans enfant n'est pas nécessairement vécu par les personnes concernées comme un choix par défaut, mais comme un choix positif et qu'il s'accompagne d'un certain affaiblissement de la norme parentale. Nous émettons aussi l'hypothèse que les personnes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant se distinguent par des valeurs postmodernes telles que la promotion des libertés individuelles et une certaine distance par rapport à une vision de la vie plus traditionnelle.

Quel rôle l'infécondité joue-t-elle dans le niveau de fécondité en Allemagne ?

Alors que la fécondité a connu de fortes variations dans l'est de l'Allemagne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans l'ouest du pays, elle s'est maintenue à un niveau bas depuis le début des années 1970, oscillant entre 1,28 et 1,45 enfant par femme jusqu'à aujourd'hui (voir graphique 1). Cette étonnante stabilité dissimule cependant des changements importants durant cet intervalle.

Graphique 1. Indice synthétique de fécondité à l'est et à l'ouest de l'Allemagne de 1950 à 2012 (enfants par femme)



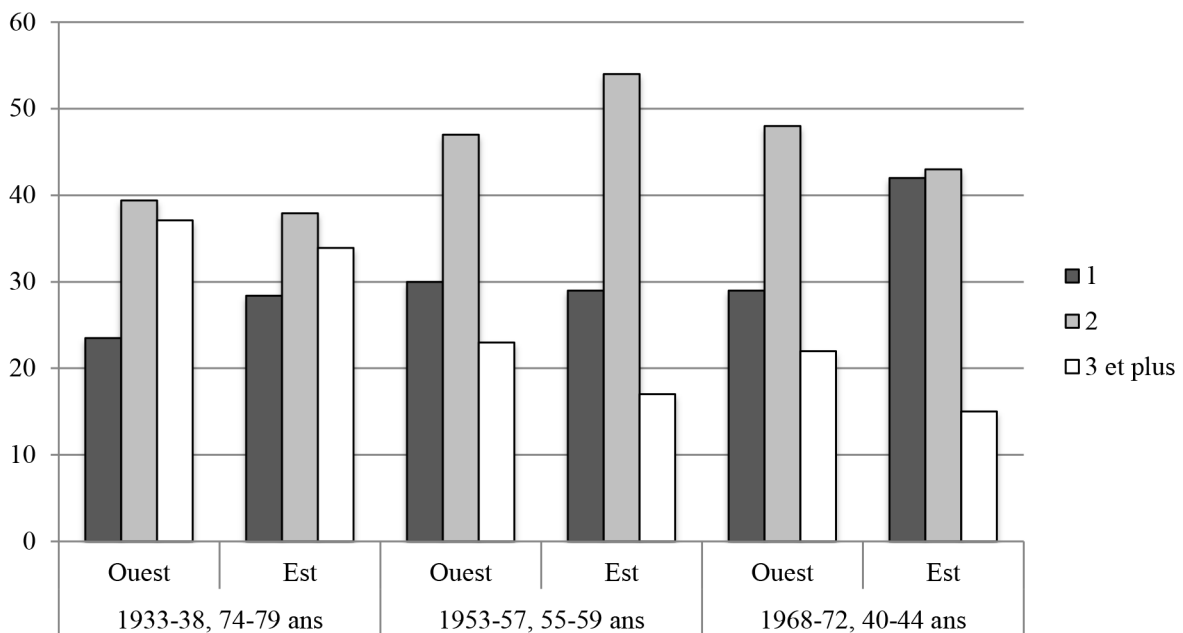
Source : Statistisches Bundesamt

Tout d'abord, on observe un important retardement des naissances. L'âge moyen des mères à la naissance du premier enfant a progressé, passant à l'ouest de 24,9 ans en 1961 à 30,25 ans en 2012, tandis qu'il a augmenté, à l'est, surtout depuis la réunification, passant de 24,9 ans en 1991 à 29,63 ans en 2012. Ces données concernent uniquement les enfants nés dans le cadre du mariage. L'âge moyen à la naissance du premier enfant biologique n'est disponible que depuis 2009. Il s'élève à l'est et à l'ouest respectivement à 29,17 et 27,87 ans. Ce retardement peut induire une révision à la baisse des projets de fécondité, et par là,

un recul du nombre de naissances, car l'âge moyen à la naissance du premier enfant est sensiblement plus bas pour les mères de famille nombreuse que pour les mères de un ou deux enfants quel que soit le niveau de qualification (Statistisches Bundesamt 2012 : 23). Ce retardement pourrait ainsi avoir joué un rôle dans la diminution de la proportion de familles nombreuses en Allemagne (voir graphique 2).

La répartition des naissances par rang a en effet changé depuis les années 1960. Les trois-quarts des mères nées entre 1933 et 1938 ont eu deux enfants et plus, et on constate, dans ces générations, presque autant de familles nombreuses que de familles de deux enfants (voir graphique 2). En revanche, parmi les cohortes nées entre 1953 et 1957, la famille de 2 enfants domine nettement, surtout à l'est, tandis que les familles nombreuses sont en recul. La proportion de familles de 4 enfants et plus a été pratiquement divisée par trois, et même plus encore à l'est⁷. Parallèlement, les familles d'un enfant progressent, en particulier à l'ouest. Enfin, alors que la répartition par rang de naissance n'évolue pratiquement pas à l'ouest, entre les générations nées entre 1953 et 1957 et celles nées quinze ans plus tard, entre 1968 et 1972, on observe à l'est moins de familles nombreuses qu'à l'ouest et une forte progression des familles ayant un enfant unique. Dans les nouveaux Länder, la proportion de femmes ayant un seul enfant est quasiment identique à celle des femmes ayant deux enfants pour les femmes nées entre 1968 et 1972.

Graphique 2. Proportion de mères en fonction du nombre d'enfants, à l'est et à l'ouest de l'Allemagne, pour les personnes nées en 1933-38, en 1953-57 et en 1968-72 (%)

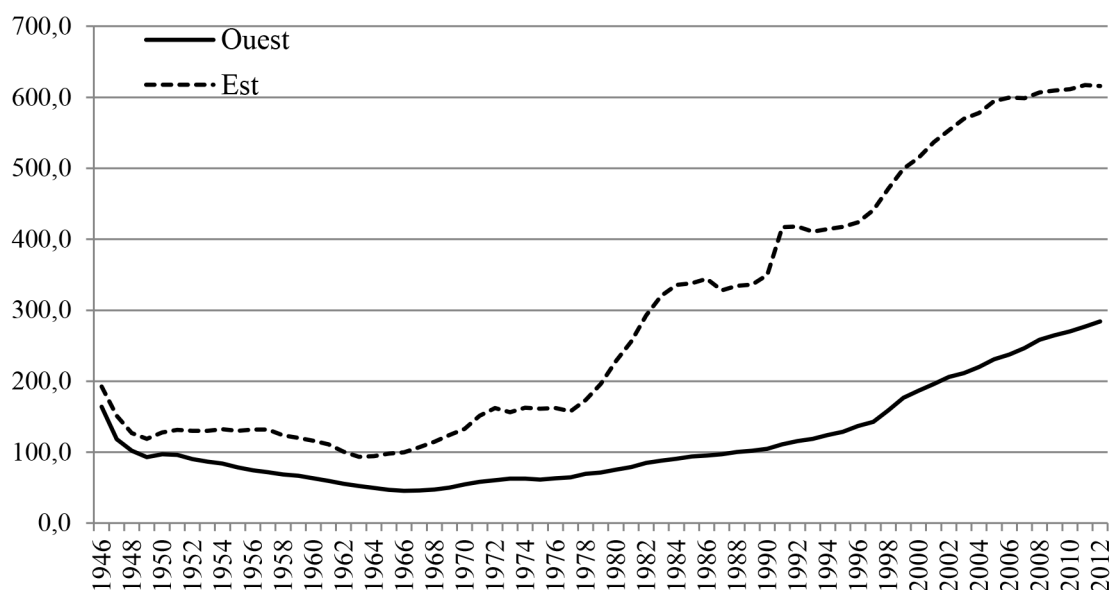


Source : micro-recensements 2008 et 2012

⁷ Ces résultats sont confirmés par les données sur les naissances de l'Office fédéral des statistiques : la proportion de naissances de rang 3 et plus est passée, entre 1954 et 1999, de 26,9 % à 17,4 % dans l'ouest de l'Allemagne. La proportion de naissances de rang 1, qui avait progressé dans les années 1970, recule depuis le milieu des années 1980, tandis que la part des naissances de rang 2 augmente. Cette tendance s'est confirmée, depuis, pour l'ensemble de l'Allemagne. Ainsi, en 2012, les naissances de rang 1, 2 et 3 et plus ont représenté respectivement 45,6 %, 37,8 % et 16,6 % des naissances. Rappelons cependant qu'il s'agit là uniquement des naissances survenues dans le cadre du mariage.

Parallèlement, la proportion de naissances hors mariage s'est accrue, passant entre 1950 et 2012 de 9,7 % à 28,4 % à l'ouest, et de 12,8 % à 61,6 % à l'est. Cette évolution traduit un net affaiblissement du mariage, en particulier dans les nouveaux Länder. La proportion de naissances hors mariage a néanmoins également augmenté à l'ouest, surtout depuis une quinzaine d'années (voir graphique 3).

Graphique 3. Part des naissances hors mariage à l'est et à l'ouest de l'Allemagne de 1946 à 2012 (pour mille)



Source : Statistisches Bundesamt

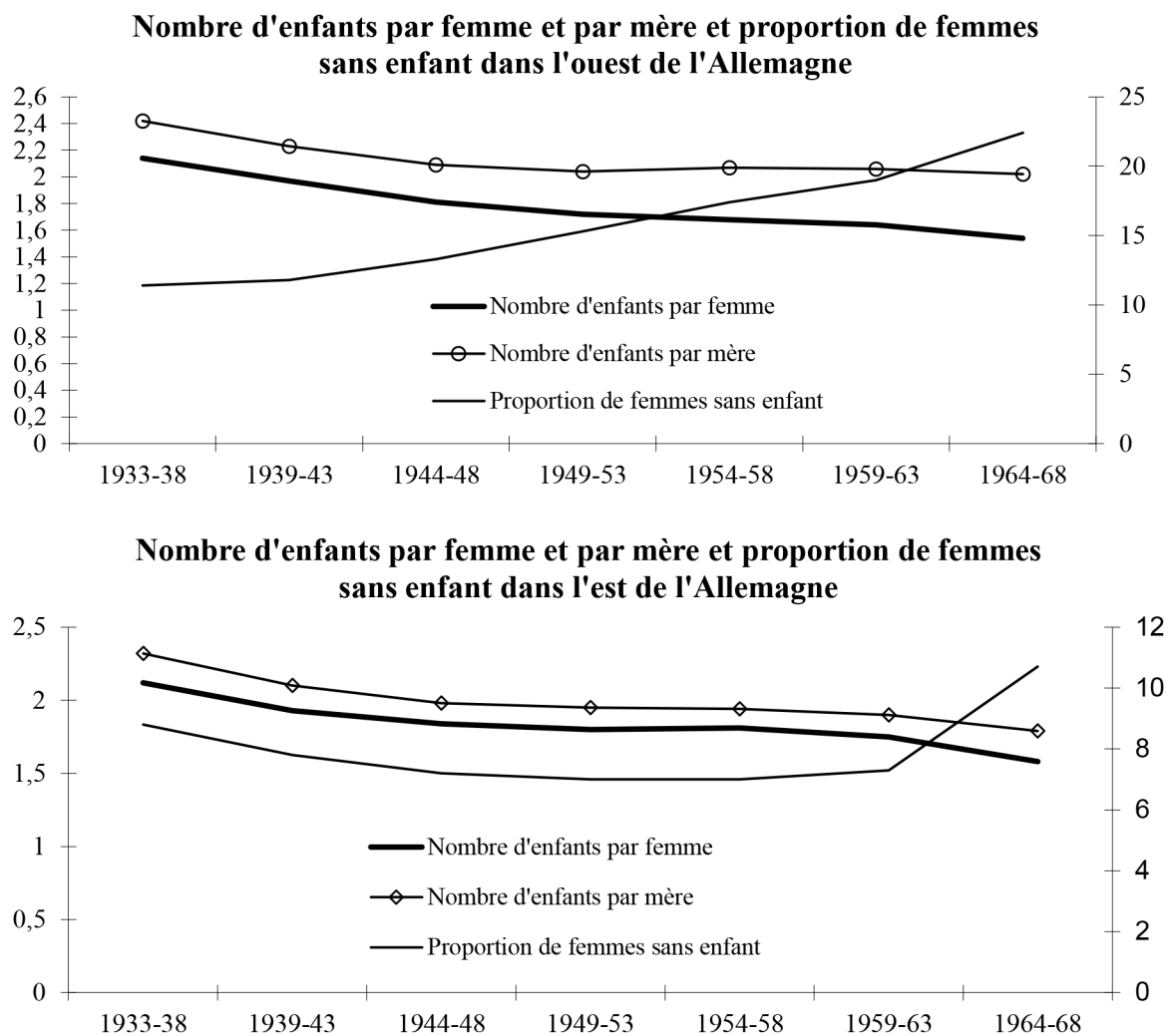
Quel est le rôle de l'infécondité dans le niveau bas de la fécondité en Allemagne ? Certes, le lien entre la hausse de l'infécondité et la baisse de la fécondité n'est pas automatique – en témoigne le cas de la Finlande dont la fécondité a augmenté en dépit d'une hausse de l'infécondité (Breton, Prioux 2009, voir aussi Dorbritz 2005). Mais dans le cas de l'Allemagne, le lien entre infécondité et fécondité basse ne fait guère de doute. La baisse de la fécondité depuis les années 1970 s'explique en effet avant tout par deux facteurs : d'une part le recul des naissances de rang 3 et plus, qui s'est traduite par une baisse du nombre d'enfants par mère, et d'autre part la hausse de l'infécondité, celle-ci n'étant plus compensée par les familles nombreuses (Schwarz 2003, Wingen 2002). Ainsi, on observe à l'ouest deux phases successives : dans un premier temps, le nombre d'enfants par mère diminue parallèlement au nombre d'enfants par femme, tandis que la proportion de femmes sans enfant n'augmente que peu, et dans un second temps, tandis que le nombre d'enfants par mère reste stable⁸, l'infécondité progresse rapidement, déterminant ainsi dans une large mesure la baisse de la fécondité (graphique 4a) (Statistisches Bundesamt 2009).

En revanche, à l'est, on observe une différence faible entre nombre d'enfants par femme et par mère, ce qui s'explique par une proportion modeste de femmes qui restent définitivement sans enfant (graphique 4b). La baisse de la fécondité y est donc essentiellement déterminée par la baisse du nombre

⁸ Il passe de 2,09 à 2,02 enfants par mère entre les générations nées en 1944-48 et les femmes nées vingt ans plus tard (micro-recensement 2008).

d'enfants par mère (ce que confirme le graphique 3), une situation qui pourrait changer au vu de la nette progression de l'infécondité pour les générations nées entre 1964 et 1968 et de l'écart qui semble ainsi se creuser entre le nombre d'enfants par femme et par mère pour la dernière génération considérée (graphique 4b).

Graphiques 4a et 4b. Nombre d'enfants par femme et par mère et proportion de femmes sans enfant dans l'est et l'ouest de l'Allemagne



Source : micro-recensement 2008

Les démographes relèvent ainsi, dans l'ouest de l'Allemagne, une polarisation entre un secteur dit familial, regroupant des couples, souvent mariés, avec au moins deux enfants, et des personnes, seules ou en couple, plus souvent célibataires, qui n'ont pas d'enfant du tout, la proportion de couples avec un enfant restant relativement modeste (Dorbritz 2009, 2003, Strohmeier 2003). En revanche, dans l'est de l'Allemagne, l'infécondité reste (encore) limitée, les couples ayant en général un ou deux enfants, les familles nombreuses étant encore plus rares qu'à l'ouest (Hornung 2011). Bien que le niveau de la fécondité soit donc pratiquement identique aujourd'hui dans les deux parties de l'Allemagne (voir graphique 1), il recouvre des réalités différentes.

Quelles sont les caractéristiques de l'infécondité en Allemagne ?

Il existe essentiellement deux outils de la statistique officielle en Allemagne : les données sur les naissances, rassemblées notamment dans l'annuaire des statistiques, et le micro-recensement. Or, l'annuaire des statistiques ne délivre d'informations que sur les naissances survenues dans le cadre du mariage et n'inclut pas les naissances qui ont pu avoir lieu avant le mariage ou, de manière générale, en dehors de ce cadre (Dorbritz 2005). Cela pose un réel problème face à la nette progression des naissances hors mariage en Allemagne : elles représentent plus d'un quart des naissances à l'ouest et près de deux-tiers des naissances à l'est. Le micro-recensement qui a lieu tous les ans auprès d'un échantillon représentatif de la population comprenant 1 % des ménages en Allemagne ne permettait jusqu'en 2007 de connaître que le nombre d'enfants vivant actuellement dans les ménages. Il n'intégrait pas les enfants qui avaient déjà quitté le foyer, ni ceux morts prématurément et ne permettait pas non plus de connaître le lien de parenté entre les enfants et les adultes partageant le même foyer, et donc de savoir s'il s'agissait des enfants biologiques ou d'enfants issus de relations précédentes ou encore adoptés (Statistisches Bundesamt 2009, Konietzka et Kreyenfeld 2007). Jusqu'en 2007, l'infécondité était donc calculée pour la classe d'âge 35-39 ans dont on estimait que les enfants n'avaient pas encore quitté le foyer et que les femmes de cet âge avaient déjà eu un premier enfant. Or ce mode d'évaluation a conduit à une forte surestimation de l'infécondité des personnes les plus qualifiées, celles-ci ayant leurs enfants plus tard que les autres groupes de population. Face à ces lacunes qui ne permettaient donc pas d'évaluations fiables, le mode de recensement a été modifié en 2007. L'Office fédéral des statistiques a procédé, en 2008, à un recensement de l'ensemble de la population féminine âgée de 16 à 75 ans (donc née entre 1933 et 1992), soit quelque 30,6 millions d'individus qui ont été interrogés, cette fois, sur leurs naissances biologiques⁹. Il présente néanmoins encore certaines lacunes. D'une part, seules les femmes ont été interrogées ; la fécondité des hommes n'a pas été explorée. D'autre part, les réponses étant livrées sur une base volontaire, elles sont parfois incomplètes, certaines personnes n'ayant répondu que de manière partielle, voire pas du tout. En outre, en raison du changement de critères, une comparaison avec les données des micro-recensements précédents n'est pas possible, un problème aggravé par le peu d'intérêt suscité pendant longtemps par l'infécondité en Allemagne. Il n'existe ainsi que peu d'études sur ce sujet avant 2000¹⁰. En raison de la taille de l'échantillon, ce recensement reste néanmoins un outil de premier plan pour l'analyse de l'infécondité en Allemagne. Depuis, le micro-recensement a lieu tous les quatre ans sur la base d'un échantillon de 1 % de la population. Le dernier a eu lieu en 2012 et confirme dans une large mesure les résultats obtenus en 2008 (Statistisches Bundesamt 2013a). Les données présentées ici sont basées sur les micro-recensements 2008 et 2012¹¹.

⁹ Toutes les femmes âgées de 15 à 75 ans se voient poser la question : « Avez-vous mis au monde un enfant ? Et si oui, combien d'enfants avez-vous eus ? »

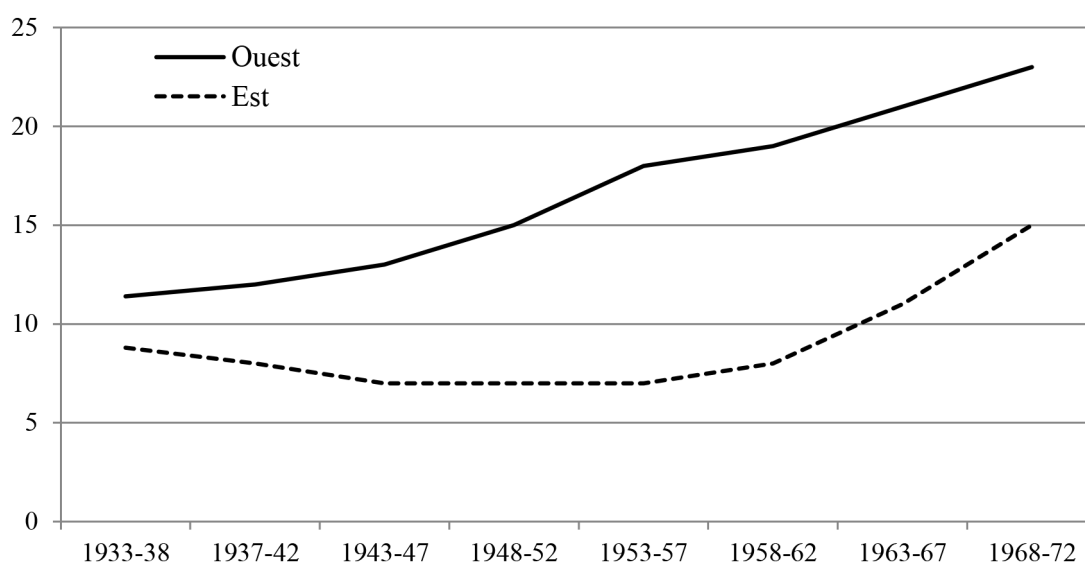
¹⁰ La plupart des études réalisées sur l'infécondité avant 2000 porte sur l'infécondité des couples mariés dans l'ouest de l'Allemagne, ce qui s'explique par la proportion relativement faible de naissances hors mariage dans cette partie du pays (Dorbritz 2005, Klein 2006).

¹¹ Les données pour l'ouest et l'est de l'Allemagne ne prennent pas en compte Berlin.

L'ampleur de l'infécondité en Allemagne

Les derniers micro-recensements confirment la forte progression de l'infécondité dans l'ouest dès les années 1970 et dans l'est depuis la réunification. Alors que la proportion de femmes sans enfant s'élève à 11,2 % pour les cohortes 1933-38, elle atteint, dans l'ensemble de l'Allemagne, 22 % chez les femmes nées entre 1968 et 1972, dont la descendance finale est pratiquement achevée, soit le double. Or si on compare la proportion de femmes sans enfant à âge égal dans les micro-recensements de 2008 et de 2012, on constate une augmentation sensible, en particulier à l'est, ce qui donne à penser que la hausse va se poursuivre.

Graphique 5. Proportion de femmes sans enfant à l'est et à l'ouest de l'Allemagne en fonction de l'année de naissance (%)



Source : micro-recensements 2008 et 2012

Par ailleurs, l'infécondité est nettement plus répandue à l'ouest qu'à l'est (voir graphique 5). Elle s'élève ainsi à 23 % pour la génération 1968-72 à l'ouest contre un taux de 15 % à l'est. Si la part de femmes sans enfant a progressé à l'est, puisqu'elle se situait à 7 % pour les personnes nées entre 1949 et 1958, elle reste sensiblement inférieure à celle de l'ouest quelle que soit la tranche d'âge concernée, même si les taux se rapprochent nettement pour les femmes nées à partir de 1988. Dans la mesure où peu de femmes ont leur premier enfant après 35 ans dans les nouveaux Länder, la proportion de 22 % de femmes sans enfant parmi les personnes âgées de 35 à 39 ans laisse présager une poursuite de la hausse de l'infécondité à un rythme rapide dans les nouveaux Länder. On observe ainsi de fortes disparités régionales, ce que confirment les statistiques par Land. On relève trois groupes distincts : les trois villes-États, l'ouest et l'est. On observe ainsi une certaine homogénéité au sein de chaque bloc que constituent l'est et l'ouest du pays : l'infécondité varie entre 14 % et 15 % dans les nouveaux Länder pour les femmes nées entre 1968 et 1972 contre des taux allant de 20 % à 25 % à l'ouest, ceux-ci étant plus élevés au nord qu'au sud. Seules font exception les villes-États : Brême, Berlin et Hambourg se caractérisent par des taux de femmes sans descendance bien plus élevés, soit respectivement 27 %, 29 % et 32 % pour les mêmes générations (contre une moyenne de 22 % en Allemagne). Ce résultat confirme des

analyses antérieures qui avaient démontré une infécondité plus élevée dans les grandes villes et les régions plus densément peuplées¹².

Le niveau de qualification

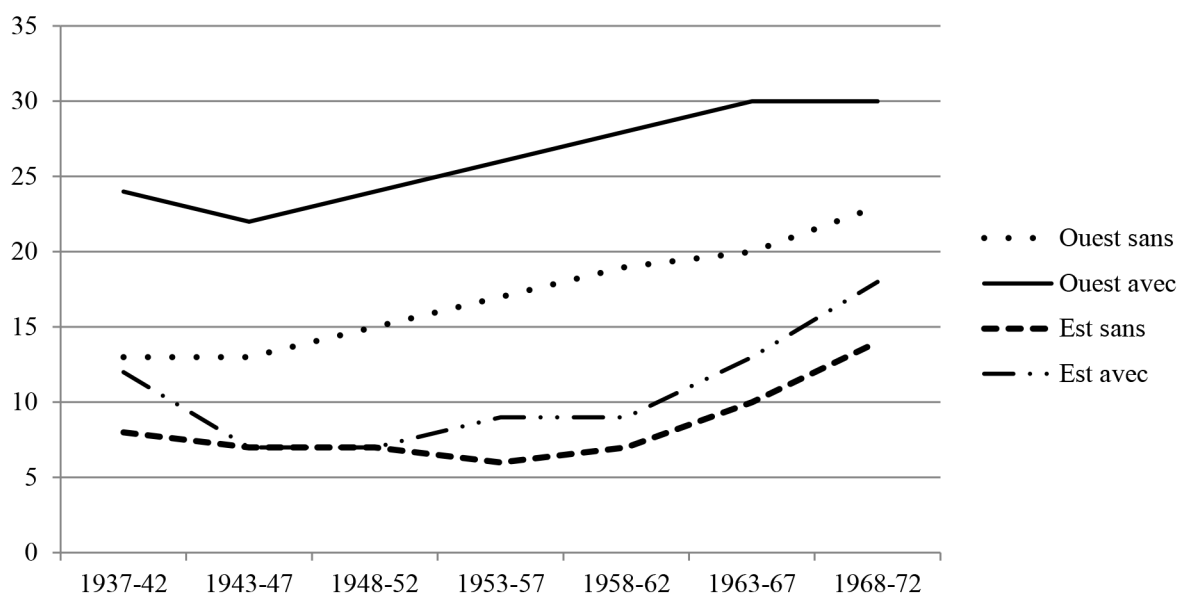
Outre les disparités régionales observées, on constate également des différences importantes dans le niveau d'infécondité selon le degré de qualification des femmes. La proportion de femmes sans enfant s'avère sensiblement plus élevée chez les Allemandes de l'ouest diplômées du supérieur. À l'est, les écarts selon le niveau de qualification sont moins importants. On observe de fait une plus grande homogénéité dans la part de femmes sans descendance à l'est quel que soit le diplôme, en particulier pour les femmes nées entre 1944 et 1968. Les résultats sont moins homogènes pour les générations plus anciennes et pour les plus jeunes. Cette étonnante convergence, qui correspond chronologiquement à la mise en place d'une politique familiale active en RDA, pourrait s'expliquer par le développement d'une norme parentale forte et par les moyens mis en œuvre en RDA pour favoriser la conciliation entre travail et famille (Dorbritz, Ruckdeschel 2007, Wendt 1993). Dans l'enquête PPAS, on n'observe ainsi pratiquement aucune différence dans l'importance accordée aux enfants selon le diplôme (Boehnke 2007)¹³. H. Schaeper (2007 :142) souligne que le coût de l'enfant était beaucoup plus modéré pour les jeunes femmes qualifiées en RDA qu'en RFA. On peut donc s'attendre à une progression de l'infécondité à l'est d'une part en raison du changement de contexte institutionnel qui s'est accompagné de plus grandes difficultés à concilier travail et famille, d'autre part en raison de la hausse attendue de la proportion de femmes diplômées de l'université dans les nouveaux Länder¹⁴. De fait, les écarts tendent à s'accroître sur les dernières générations.

Si la tendance est globalement à la hausse, en particulier dans les nouveaux Länder, on observe néanmoins une exception : la proportion de femmes sans enfant parmi les Allemandes de l'ouest diplômées du supérieur s'élevait en 2012 à 29 % parmi les cohortes nées en 1968-72 contre un taux de 30 %, en 2008, chez les générations nées cinq ans plus tôt. On peut donc s'attendre à une stabilisation ou un léger recul de l'infécondité pour ce groupe de population. Ce phénomène ne se retrouve ni dans les autres classes d'âge et de qualification et ni à l'est du pays (Statistisches Bundesamt 2013a).

¹² Parmi les Länder étendus, celui qui présente le niveau d'infécondité le plus élevé est, avec le Schleswig-Holstein, la Rhénanie du Nord – Westphalie, qui est aussi le plus densément peuplé. Par ailleurs, on note que Berlin, qui présentait la proportion de femmes sans enfant la plus faible des trois villes, pour les générations nées entre 1954 et 1963, a enregistré depuis une forte hausse de ce taux pour les femmes nées entre 1968 et 1972 et rejoint Brême. Enfin, l'infécondité est plus répandue dans le nord que le sud de l'Allemagne ce qui pourrait être lié d'une part à la situation économique meilleure dans le sud et d'autre part à l'importance de la religion catholique qui reste dominante dans le sud du pays, tandis que la religion protestante est majoritaire dans le nord.

¹³ Les femmes diplômées du supérieur estiment à 52,8 % qu'on ne peut pas être vraiment heureux sans enfant, contre un taux de 55,5 % pour les autres. À l'ouest en revanche, ces taux s'élèvent respectivement à 28,5 % et 39,3 %. N'ont pas été prises en considération les personnes ayant répondu « ne sait pas ». (Boehnke 2007 : tableau 4)

¹⁴ Du temps de la RDA, seule une petite minorité d'élèves accédaient au baccalauréat et aux études supérieures, l'objectif du pays étant de former une société d'ouvriers qualifiés.

Graphique 6. Proportion de femmes sans enfant avec ou sans diplôme du supérieur par cohortes (%)

Source : micro-recensement 2012

La situation de couple

Par ailleurs, deux éléments semblent jouer un rôle de premier plan : la situation de couple et le mariage. À l'est comme à l'ouest, avoir un partenaire est déterminant dans la décision d'avoir un enfant. Les personnes seules sont beaucoup plus souvent sans enfant que les autres. Ainsi, parmi les femmes nées entre 1968 et 1972, sans partenaire et célibataires, les trois-quarts n'avaient pas d'enfant à l'ouest contre près de la moitié à l'est. L'écart qu'on relève entre est et ouest est dû à une plus grande désaffection à l'égard du mariage dans l'ancienne RDA : en d'autres termes, une femme célibataire et sans conjoint, peut avoir eu des enfants hors mariage dans le cadre de relations précédentes, ce qui est moins répandu à l'ouest. Ainsi parmi les femmes en couple non mariées de la même génération, seules 18 %¹⁵ sont sans enfant à l'est contre un taux de 43 % à l'ouest. Il n'en reste pas moins que la proportion de femmes sans descendance est la plus faible parmi les personnes mariées : elle s'élève pour la même génération à 10,8 % à l'ouest et à 7 % à l'est (Statistisches Bundesamt 2009). Le rôle du mariage ressort également nettement de l'écart observé dans la proportion de femmes sans descendance entre les personnes seules et célibataires et celles qui ne sont pas célibataires (à l'ouest et à l'est respectivement 76,2 % et 45,8 % pour les personnes seules célibataires contre 14,1 % et 10 % pour les personnes seules, mais non célibataires). Car ces dernières ont été mariées et ont plus souvent des enfants issus de précédentes unions. Ces résultats mettent bien en évidence l'importance que revêt le mariage, dans l'ouest du pays, dans les décisions de fécondité (Brachet *et al.* 2010), tandis qu'à l'est, ce qui compte avant tout, c'est d'être en couple.

Enfin, l'association des deux critères que sont la situation de couple et le niveau d'études fait apparaître une échelle allant du niveau d'infécondité le plus bas – à savoir les femmes mariées sans qualification

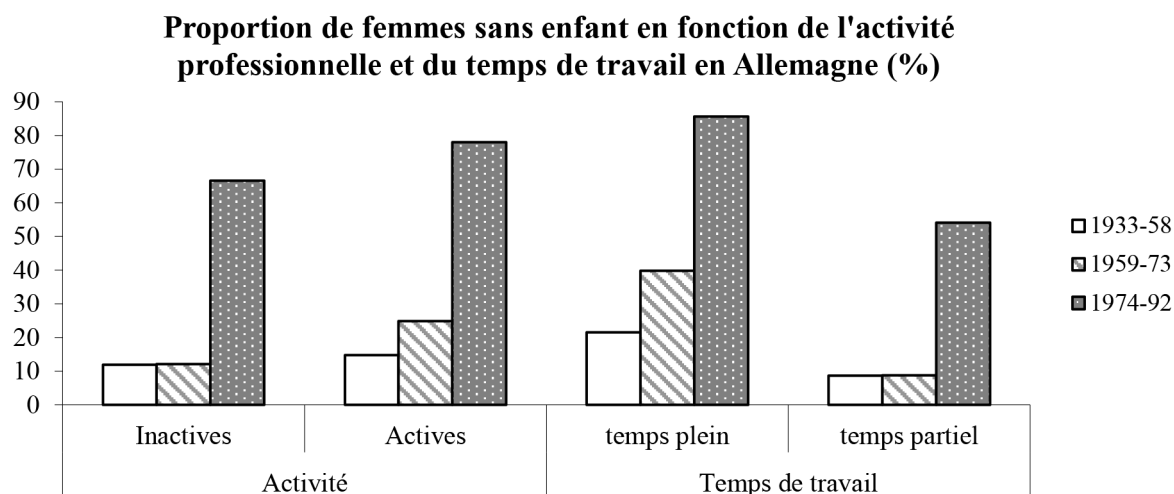
¹⁵ Le chiffre est à prendre avec précaution du fait du faible nombre de répondants.

(6,7 %) – au niveau d'infécondité le plus élevé – les femmes diplômées de l'université, single et célibataires (78,6 %) ¹⁶.

Situation socio-économique

L'impact de la qualification des femmes sur le niveau de la fécondité est confirmé par leur situation dans l'emploi. On constate ainsi que la proportion de femmes sans enfant est plus élevée chez les femmes qui ont un emploi et chez les femmes qui travaillent à temps plein (voir graphique 7).

Graphique 7. Proportion de femmes sans enfant selon l'année de naissance, l'activité professionnelle et le temps de travail en Allemagne (%)



Source : calculé d'après le micro-recensement 2008

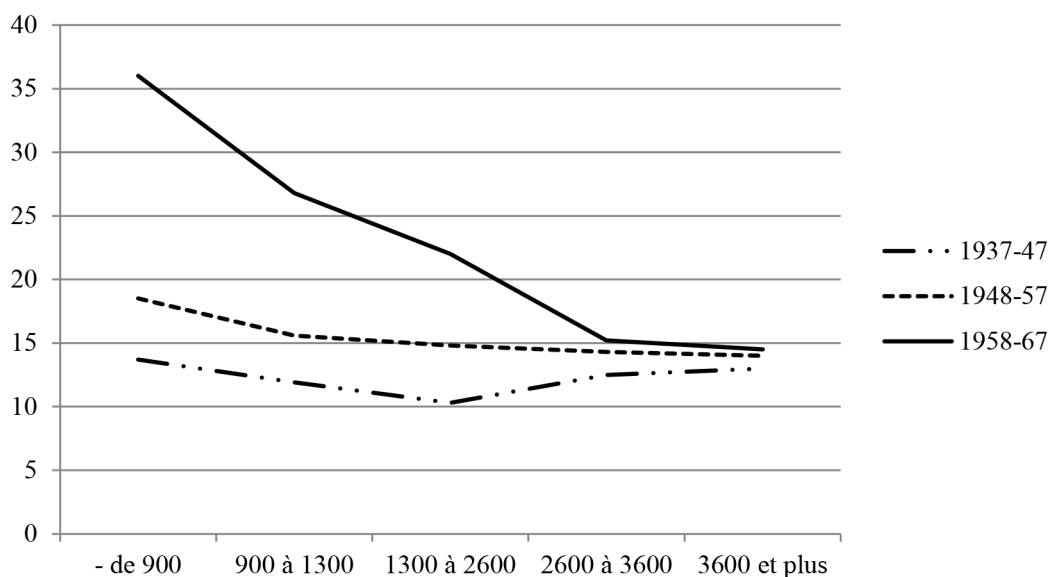
L'exercice d'une activité professionnelle, en particulier à temps plein, semble donc avoir un impact négatif sur la fécondité. Ce résultat semble confirmé par la plus forte proportion de femmes sans descendance parmi celles qui vivent de leur salaire. On peut également supposer que le fait de ne pas avoir d'enfant incite les femmes à se maintenir dans l'emploi à temps plein. À l'inverse, les femmes qui tirent leur revenu d'un soutien familial, et donc ne travaillent pas, en général, restent beaucoup moins souvent sans enfant. Les femmes au chômage restent moins souvent sans enfant quelle que soit la génération concernée. Selon Michaela Kreyenfeld (2010), le chômage peut effectivement avoir un impact positif sur la fécondité si les perspectives de retrouver un emploi sont médiocres. Inversement, on observe un impact négatif de l'activité salariée des femmes sur la fécondité. Ce constat soulève une fois de plus les problèmes de conciliation entre travail et famille en Allemagne.

En revanche, ces résultats semblent en contradiction avec le niveau élevé de l'infécondité chez les femmes qui présentent un montant global du revenu du ménage faible dans la génération née entre 1958 et 1967 (graphique 8). Contrairement aux générations précédentes, où le niveau de revenu semble

¹⁶ Allemandes nées entre 1968 et 1972.

avoir un impact modéré sur la présence d'enfants dans les ménages¹⁷, chez les femmes nées entre 1958 et 1967, plus le revenu du ménage est élevé, plus le niveau d'infécondité est bas, bien qu'on observe une inflexion chez les personnes présentant un revenu du ménage supérieur à 3600 euros, ce qui s'explique très certainement par la surreprésentation de femmes qualifiées dans ce groupe.

Graphique 8. Proportion de femmes sans enfant selon l'année de naissance et le montant du revenu du ménage en euros, en Allemagne (%)



Source : calculé d'après le micro-recensement 2012

En revanche, ces données soulèvent la question de savoir comment il se fait que nous ayons d'un côté une proportion de femmes sans enfant plus élevée chez les personnes qualifiées, actives, travaillant à temps plein, et de l'autre une infécondité élevée chez les ménages présentant un revenu modeste. Cela semble tout à fait contradictoire. Des démographes estiment qu'il existe donc deux groupes distincts parmi les personnes qui restent sans enfant : des personnes hautement qualifiées à fort revenu qui ne souhaitent pas sacrifier leur carrière à des projets familiaux et un second groupe composé de personnes au revenu modeste pour lequel l'enfant entrerait en concurrence avec d'autres options, et remettrait en question leur niveau de vie.

Pour finir, l'infécondité est plus limitée chez les personnes immigrées ou d'origine immigrée, en particulier les Turques, les différences selon l'origine étant particulièrement prononcées.

En bref, l'Allemagne se caractérise par un niveau d'infécondité élevé, notamment chez les femmes titulaires d'un baccalauréat et diplômées du supérieur. Elle est également plus fréquente chez les femmes actives, travaillant à temps plein, ce qui confirme l'hypothèse selon laquelle les difficultés de conciliation entre travail et famille se répercutent sur le niveau de fécondité. Inversement, la proportion de femmes

¹⁷ On observe néanmoins un niveau d'infécondité plus bas chez les cohortes de 1937-47 disposant d'un revenu net mensuel compris entre 1300 et 2600 euros, ce qui s'explique sans doute par l'impact négatif sur la présence d'enfants d'un revenu bas ou au contraire d'un revenu élevé pouvant être lié à un fort investissement dans le travail de couples bi-actifs.

sans descendance est plus faible chez les personnes en couple, en particulier si elles sont mariées. Pour finir, les personnes d'origine immigrée restent moins souvent sans enfant.

Les données du micro-recensement 2008 permettent néanmoins de dégager un certain type de situation. Ainsi, parmi les femmes sans enfant, on rencontre plus souvent des femmes qualifiées, actives à temps plein, pouvant être en couple, mais souvent célibataires. Inversement, parmi les mères sont plus fortement représentées des femmes moins qualifiées, souvent inactives, au chômage ou exerçant un emploi à temps partiel et qui dépendent ainsi financièrement de leur entourage. Cette situation de dépendance explique certainement qu'elles bénéficient plus souvent d'une situation de couple stable : par le mariage, mais aussi par un niveau de revenu du ménage assez élevé. Le salaire du père – plus que celui de la mère – joue donc un rôle important dans les décisions de fécondité (Bernardi, Keim 2007, Brachet *et al.* 2010).

Ces profils soulignent l'impact du contexte institutionnel et de la difficulté à concilier travail et enfant en Allemagne, un phénomène qui semble confirmé par les études sur les intentions de fécondité. Celles-ci mettent en effet en évidence les différences observées dans les réponses des personnes sans enfant et des parents. Les individus sans enfant estiment pour les deux-tiers d'entre eux que l'enfant aura un impact négatif sur leur situation professionnelle et financière. C'est beaucoup moins vrai pour les parents, ce qui semble suggérer que le sacrifice le plus important sur le plan professionnel – pour la mère – se fait avec l'arrivée du premier enfant. Le passage du 1^{er} au 2^e enfant a un impact réduit. Par conséquent, la transition vers le premier enfant est perçue comme plus difficile, car l'arrivée de l'enfant est associée à des sacrifices professionnels importants, alors que le 2^e enfant ne change pas nécessairement cette situation pour la mère. Cette différence de perception de l'impact de l'arrivée du 1^{er} enfant par rapport au second pourrait expliquer en partie la thèse de la polarisation entre deux groupes : des individus qui restent sans enfant et des familles qui optent plutôt pour deux enfants (voir plus haut).

Résultats de l'enquête Lübeck-Rostock

L'analyse porte principalement sur le sous-groupe de sept répondants ouest-allemands qui sont sans enfant et déclarent ne pas en vouloir et propose de comparer leur discours avec celui des autres répondants de l'enquête. Leurs positions seront également confrontées avec celles des cinq répondants sans intentions de fécondité de l'échantillon est-allemand. Le sous-échantillon ouest-allemand est composé de sept répondants, trois hommes et quatre femmes, présentant des niveaux de qualification et de situations de couple variés. Deux d'entre eux sont single¹⁸, deux sont LAT¹⁹ et quatre vivent en couple, dont une mariée. Quatre d'entre eux ont fait des études supérieures et trois ont un diplôme de fin de Seconde suivi d'une formation professionnelle. Quatre d'entre eux connaissent une situation financière difficile, tandis que les trois autres présentent une situation professionnelle et économique stable. Tous les sept ont en commun de ne pas souhaiter avoir d'enfant et d'être assez fermes sur leurs positions²⁰.

¹⁸ Le terme de single désigne ici les personnes qui ne sont pas en couple.

¹⁹ Living Apart Together : personnes en couple ayant chacun son logement.

²⁰ Arno néanmoins affirme dans l'entretien souhaiter un enfant, mais seulement vers 40 ans et seulement après avoir réuni un certain nombre de conditions préalables. Il a donné à la personne qui réalisait l'entretien l'impression de ne pas en vouloir en réalité, ce que confirme le questionnaire renvoyé en 2009 dans lequel il indique ne pas avoir d'enfant et ne pas en vouloir.

Une vision de la famille très traditionnelle

L'analyse de ces sept entretiens fait apparaître des tendances communes. En premier lieu, leurs positions sur la famille et la prise en charge des enfants s'avèrent très traditionnelles. Mis à part le cas de Jan, qui ne s'exprime pas sur cette question, les six autres répondants estiment que la prise en charge de l'enfant doit être assurée par les parents, en particulier la mère. Ils rejettent toute forme de prise en charge extérieure (voir Salles, Rossier, Brachet 2010). Julia (assistante dentaire, single) est ainsi d'avis qu'il faut choisir entre carrière et enfant. Elle est très critique à l'égard des femmes qui prétendent concilier les deux. *« Je suis d'avis que si on se prononce en faveur des enfants, il faut choisir entre enfant et carrière. Les deux ne sont pas compatibles, il y a toujours l'un des deux qui en fait les frais. Et dans ce cas, c'est la carrière et non l'enfant qui devrait en faire les frais. Je pense que lorsque les enfants vont ensuite à l'école, on peut utiliser le temps où ils sont absents de la maison pour aller travailler, mais quand les enfants reviennent à midi du jardin d'enfants ou de l'école, je dois être là. (...) Je trouve grave de confier l'enfant toute la journée à une nourrice ou une jeune fille au pair (...). Je n'ai pas besoin d'avoir d'enfant, si c'est pour ne pas m'en occuper. Je suis responsable de son éducation et non une éducatrice de maternelle, une nourrice, une au pair ou la grand-mère ou je ne sais quoi encore. Et ça, je ne sais pas, je trouve ça grave. Ces femmes qui veulent se réaliser tout en ayant des enfants »*. Cette opinion est partagée par Maïke (en couple, professeur de religion) : *« alors, si je veux un enfant, alors je le veux vraiment, parce que je le veux à 100 % et je ne suis pas prête à cela »*. Selon elle, il faut se consacrer « à 100 % » à son enfant. En d'autres termes, il n'est pas souhaitable de concilier l'activité de mère avec l'exercice d'une activité professionnelle : *« le plus optimal selon moi est qu'un enfant puisse rester à la maison »*. Maïke estime ainsi que la mère doit si possible rester à la maison les trois premières années, et n'inscrire son enfant au jardin d'enfants que le matin. De même, pour Nadia (employée, LAT), il n'est pas question pour elle d'avoir un enfant si on ne peut pas s'en occuper et si on doit le confier à d'autres personnes, ne fussent que les grands-parents : *« je dois dire sincèrement que si nous devons tous les deux travailler à temps plein et qu'on a un ou deux enfants qui doivent constamment aller ailleurs, ça je ne le veux pas. Là, je préfère encore ne pas en avoir. Des enfants qui doivent toujours aller au jardin d'enfants, à l'école en journée, ou que sais-je et qu'on ait une nourrice, je ne sais pas, je crois qu'ils n'ont plus ensuite vraiment de relation avec leurs parents »*. Elles estiment qu'il y a incompatibilité entre la carrière et les enfants, car les enfants feraient les frais d'une activité professionnelle de la mère. Elles attribuent nettement la priorité aux enfants dans ce débat sur la conciliation entre travail et famille. On retrouve ces mêmes positions, défendues parfois avec une certaine véhémence, chez les trois autres répondants. Arno juge préférable que la mère reste au foyer, même s'il estime que ce souhait est difficile à réaliser dans le contexte économique actuel.

Les répondants qui affirment ne pas vouloir d'enfant ne se distinguent ainsi pas fondamentalement des positions défendues par ceux qui souhaitent avoir des enfants ou en ont déjà. Dans l'échantillon ouest-allemand, on observe une certaine homogénéité dans les réponses, les répondants privilégiant dans leur ensemble un congé parental pris par la mère pour une durée minimale d'un an, voire plus, suivi d'une reprise du travail à temps partiel s'inscrivant dans les horaires d'ouverture des écoles. Cette position est clairement illustrée par Nina (étudiante, en couple) : *« Je voudrais vraiment voir grandir mon enfant, au moins jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge d'aller à l'école. L'avoir autour de moi l'après-midi, construire une vraie relation, parce que les trois premières années sont très importantes. Mais après aussi, il faut renforcer ce lien. Qu'il y ait quelqu'un à la maison quand je rentre, que je puisse compter là-dessus. Maman n'est peut-être pas là deux après-midi par semaine, mais le reste du temps si. Et je*

pense que c'est très important, pour moi aussi, c'est très important ». En d'autres termes, l'hypothèse selon laquelle les répondants sans intentions de fécondité présenteraient une vision de la famille en décalage avec l'approche traditionnelle ne semble pas se vérifier. Ils défendent au contraire une représentation traditionnelle de la famille.

On observe ainsi chez les répondants qui ne souhaitent pas avoir d'enfant, comme chez les autres, un certain consensus sur la prise en charge des enfants et sur la relation entre la mère et l'enfant. Or c'est précisément parce que les répondants sans intentions de fécondité adhèrent à la norme éducative véhiculée dans l'ouest de l'Allemagne qu'ils ne souhaitent pas avoir d'enfant. Ce paradoxe entre des positions traditionalistes et le renoncement aux enfants – qui l'est beaucoup moins – est mis en lumière par le cas de Claudia (étudiante, mariée) qui ne souhaite pas avoir d'enfant parce qu'elle ne peut s'imaginer rentrer dans le moule de la femme au foyer, même temporairement²¹ :

C : « *Même si cela peut paraître horrible à dire, je crois que je n'arrêtera jamais de travailler. Je le ferais peut-être un an ou deux, mais je crois que je serais terriblement malheureuse. (...)* ».

I : « *pourquoi penses-tu que c'est horrible à dire ?* »

C : « *On en parle avec d'autres. Je pense que c'est horrible de dire ce que je dis* ».

I : « *Que disent-ils ?* »

C : « *Comment peux-tu dire des choses pareilles. Dans ce cas, il vaut mieux que je n'ai pas d'enfant et que je m'oriente vers la carrière* ».

Cet échange montre que, dans l'échantillon ouest-allemand, la norme parentale va de pair avec une norme éducative dominante. Avoir un enfant signifie s'y consacrer pleinement, comme le dit d'ailleurs Claudia aussi : « *Je ferais tout pour l'enfant. (...) Si l'enfant est là, il mérite tout le temps et toute l'attention qu'on a* » ; les répondants sans intentions de fécondité adhèrent à cette vision des choses, mais ne sont pas prêts à cela. Ils ne sont pas disposés à accepter ce qui leur apparaît comme un bouleversement de leur vie, comme le dit Jochen (agent d'assurance, en couple avec Maike) : « *Cela bouleverserait radicalement nos plans* ». Cet échange témoigne aussi de l'importance que le regard des autres peut avoir sur les décisions individuelles. Claudia craint de faire des choix qui ne recueillent pas l'adhésion du plus grand nombre, à savoir avoir des enfants tout en se maintenant dans l'emploi.

Cependant, même si ces personnes présentent les enfants et la carrière comme alternative, aucune ne renonce aux enfants pour des raisons de carrière. Elles n'accordent pas de valeur particulièrement importante à leur emploi. Nadia n'est pas satisfaite de son travail et souhaite en changer. Claudia, qui va devenir enseignante comme son mari, souligne qu'ils pourraient facilement se partager la garde de l'enfant, l'un enseignant le matin et l'autre l'après-midi, tandis que Julia souligne qu'elle a un emploi parfait pour avoir des enfants : « *C'est d'une certaine manière un métier où on se dit un jour je veux avoir des enfants, un foyer, un mari et peut-être travailler plus tard à temps partiel. Pour cela, c'est le job parfait. Et comme ce n'est pas mon but dans la vie, je suis là comme une idiote, je dirais. Si j'avais su, j'aurais programmé tout cela autrement* ». Ces répondants ne sont donc pas tant confrontés à une difficulté à

²¹ Le C désigne Claudia et le I la personne qui l'a interviewée.

concilier travail et famille ou à une volonté de faire carrière, ce qui ne laisserait que peu de place à une vie familiale, mais rejettent le principe même du maintien des mères dans l'emploi, quel qu'il soit. Ce qui implique non seulement une interruption d'activité de plusieurs années, mais de manière plus générale un investissement en temps considérable. C'est ce qui les amène à associer l'enfant à des restrictions, des limitations qu'ils ne sont pas prêts à prendre sur eux. L'argument contre les enfants qui arrive en tête est donc celui de leur liberté (financière également). De sorte que les motifs économiques ont beaucoup de poids. Jan (employé dans un centre d'appel, single) souligne ainsi qu'il est « *de plus en plus difficile d'élever un enfant tout en conservant un tant soit peu son niveau de vie* », tandis qu'Arno et Julia vont beaucoup plus loin, associant l'enfant à une « *déchéance sociale* ». Selon Julia, quand on a un enfant, « *on est en fait puni* », tandis qu'Arno estime que « *la famille signifie en général toujours d'abord une rupture financière, organisationnelle et certainement aussi professionnelle* ». Alors que chez les répondants qui ont ou désirent avoir des enfants, ce sont les notions de bonheur et de partage associées à l'enfant qui dominent, chez les répondants sans intentions de fécondité, les sacrifices qu'entraînerait la venue d'un enfant l'emportent.

Le souhait d'une relation de couple intense

Les répondants sans intentions de fécondité se distinguent des autres sur deux autres points. Ils accordent une importance particulière au couple : Julia souligne que lorsqu'elle est en couple, son compagnon est de loin la personne la plus importante pour elle, loin devant ses amis ; elle a d'ailleurs peu d'amis et pas de contacts avec ses parents : « *je préfère de loin le modèle selon lequel nous nous consacrons mutuellement du temps de manière intense, nous nous concentrons l'un sur l'autre plutôt que chacun soit concentré sur un enfant. Donc que je sois la personne la plus importante pour mon compagnon et lui pour moi* ». De même Maike souligne qu'un enfant mettrait en danger la relation qu'elle a avec son compagnon et elle ne le souhaite pas. L'enfant entre en concurrence avec le couple : son compagnon ne pourrait plus lui consacrer autant de temps. Cette opinion est partagée par son compagnon Jochen qui pense qu'un enfant se situerait automatiquement au centre de leurs vies et changerait leur relation de couple, ce qu'il ne souhaite pas. Nadia constitue, pour sa part, avec son compagnon et leur meilleur ami un trio qui est pour elle au cœur de sa vie. Ces répondants ont par ailleurs un réseau de relations assez restreint, ce qui peut peut-être s'expliquer par l'importance du couple dans leur vie. Inversement, l'absence d'enfant peut être la raison pour laquelle ils se projettent davantage dans le couple que les autres répondants. Ces positions peuvent être ainsi qualifiées d'individualistes, ce que certains répondants décrivent comme « *égoïstes* » faisant par là certainement écho à des discours fréquemment rencontrés dans la société et donc à une vision négative du choix d'une vie sans enfant. Jochen souligne ainsi qu'ils ont tous les deux, Maike et lui, des « *raisons égoïstes* » de ne pas vouloir d'enfant. Ce qui ne les empêche pas de défendre une vision de la vie traditionnelle par ailleurs. Maike explique ainsi qu'elle souhaite se marier et avoir une maison avec un jardin. Cette conception intense de la relation de couple rejoint des positions rencontrées chez les répondants de l'enquête française (voir Debest 2012).

Le rejet de l'argument « parce que les enfants font partie de la vie »

Pour finir, les répondants sans intentions de fécondité rejettent l'idée qu'on puisse avoir des enfants « *parce que cela fait partie de la vie* », comme certains répondants qui ont des enfants ou projettent

d'en avoir le disent (par ex. Matthias, gestionnaire de portefeuilles, marié, sans enfant, ou Melanie, factrice, mariée, mère d'un enfant). Claudia a jugé « *très grave* » qu'une amie d'études lui dise vouloir un enfant « *parce que cela fait partie de la vie* », un avis partagé par Maike : « *j'ai du mal à accepter que des gens puissent dire : il faut que j'ai des enfants maintenant parce que cela fait partie de la vie, renvoyer ainsi aux autres cette image* ». Comme Jochen, tous deux pensent qu'avoir un enfant doit être l'aboutissement d'une mûre réflexion et non un passage obligé, une étape dans un parcours tout tracé. Pour devenir parent, il faut selon Jochen « *avoir la vocation et être vraiment prêt à changer son mode de vie et à investir le temps nécessaire* ». Cette prise de position les oppose aussi aux répondants est-allemands qui n'expriment pas d'intentions de fécondité. Dans l'échantillon est-allemand, on relève ainsi également cinq répondants qui disent ne pas vouloir d'enfant. Ceux-ci se distinguent néanmoins nettement des répondants sans intentions de fécondité à l'ouest. En effet, ils expliquent l'absence d'intentions de fécondité non pas par une question de principe, comme à l'ouest, mais par leur situation personnelle : leur situation professionnelle ou leur situation de couple. À titre d'exemple, Mia (fonctionnaire, LAT) a un compagnon beaucoup plus âgé, qui ne veut pas d'enfant, Axel (single) est marin et donc absent pour de très longues périodes dans l'année, et Bruno est actuellement au chômage. Tous peuvent donc tout à fait s'imaginer changer d'avis si leur situation professionnelle et/ou de couple évolue. Ils ne sont pas hostiles à l'idée d'avoir un enfant, justement « *parce que cela fait partie de la vie* » (Bruno). Seule Katja (ingénieur, single) dit ne pas vouloir d'enfant parce qu'elle n'a « *jamais été très fan d'enfants* » et qu'elle ne souhaite pas remettre en question son mode de vie actuel²². Elle rejoint en cela certaines positions exprimées par les répondants ouest-allemands sans intentions de fécondité. Néanmoins, comme les autres répondants de l'est, elle n'exclut pas d'avoir des enfants un jour contrairement aux répondants de l'ouest dont les positions sont assez arrêtées.

Comment ces répondants sont-ils perçus par les autres ?

Les avis des répondants ouest-allemands sur le choix de nombreux Allemands de ne pas avoir d'enfant sont partagés. À l'instar des répondants italiens (Bernardi 2013), beaucoup expriment de la compréhension et une certaine acceptation de ce mode de vie. Ils estiment en effet qu'il y a des raisons à ce choix, même si eux-mêmes n'y adhèrent pas. Les facteurs invoqués touchent largement aux questions d'argent. Anja (employée administrative, LAT, sans enfant) estime ainsi que « *Les riches ne vont pas gâcher leur belle vie avec des enfants. Ils veulent probablement profiter de leur richesse* ». De la même manière Ulla (chef de PME, en couple, enceinte) observe au sujet de sa voisine qui n'a pas d'enfant : « *Notre voisine, elle va jouer au golf, se réjouit d'avoir une décapotable, elle va avoir maintenant un 4x4, une jeep* ». De nombreux répondants jugent en effet qu'au vu du coût en temps et en argent de l'enfant,

²² Katja estime qu'un enfant n'aurait actuellement pas sa place dans sa vie du fait qu'elle sort beaucoup et profite de la vie et aussi en raison de sa situation professionnelle très prenante – elle est ingénieur et à la tête d'une entreprise d'installation de chauffage. Il est à noter qu'elle n'évoque pas l'absence de partenaire comme raison justifiant l'absence de projets familiaux, comme les autres répondants à l'est et à l'ouest. Cela peut s'expliquer par le fait que les répondants sans intentions de fécondité se projettent dans l'avenir et n'imaginent pas nécessairement rester seul. Inversement, de nombreux single expriment des projets de fécondité, ce qui pourrait être dû soit au fait qu'ils pensent retrouver un jour un compagnon ou une compagne, soit au fait qu'ils indiquent ainsi un scénario idéal, un vœu indépendamment de la question des conditions de réalisation – c'est le cas d'Amelie, qui est au chômage, sort d'un cancer du sein et pense qu'il est peu probable qu'elle devienne mère un jour même si elle le souhaite.

il est tout à fait compréhensible que de plus en plus de personnes y renoncent. Ils pointent du doigt le manque d'aides aux familles et les difficultés à concilier travail et famille. Melanie (factrice, mariée, un enfant) estime ainsi que l'Allemagne est « *un pays à plaindre* » et que « *personne n'a autant de mal à trouver un bon boulot que les mères* ». Néanmoins, contrairement au cas de l'Italie, la décision de rester sans enfant n'est pas perçue comme un choix par défaut lié aux circonstances de la vie, mais comme un choix délibéré pour bénéficier d'un meilleur niveau de vie, ne pas se priver. Ces discours traduisent indubitablement une certaine amertume.

C'est sans doute ce qui explique que d'autres répondants critiquent au contraire ce choix comme Stefan (étudiant, LAT, sans enfant) : « *si on est installé, qu'on a un emploi stable, une relation de couple et même une maison ou quelque chose comme ça, alors je ne vois pas pourquoi on n'aurait pas d'enfant* ». Ce rejet d'une vie sans enfant ressort aussi indirectement de la véhémence avec laquelle les répondants sans intentions de fécondité défendent leur vision traditionnelle de la famille, ce qui implique une critique du choix de nombreux parents de se maintenir en activité malgré la présence d'enfants et justifie leur choix personnel. Cette véhémence traduit en effet un fort besoin de se justifier dans leur choix, ce qui montre qu'ils estiment ne pas être compris, acceptés. Leur relatif isolement renforce cette impression. Les sept répondants concernés ont en effet tous un cercle de relations relativement restreint. Le cas de Paula (employée administrative, mariée, sans enfant), qui est l'amie de Maike et de Claudia l'illustre clairement. Interrogée sur son entourage, Paula explique que la plupart de ses amis se ressemblent, s'entendent très bien et peuvent être facilement associés entre eux, placés côte-à-côte sauf Maike, Claudia et leurs conjoints qu'elle qualifie de « *difficiles* » et d'« *à part* » : « *il y a ce problème des quatre dans les soirées, où est-ce que je les place, avec qui puis-je les associer* ». Ces exemples montrent bien une certaine marginalité des personnes qui ne veulent pas avoir d'enfant et le revendiquent. Paula les juge en effet très critiques envers les autres. Elle estime ainsi que ses amis Maike, Claudia et leurs conjoints émettent de nombreux reproches à l'égard des autres. En termes de relations parents-enfants, d'éducation, ils placent la barre très haut, estimant que la plupart des parents ne sont pas à la hauteur.

C'est une situation qu'on ne rencontre pas dans l'échantillon est-allemand où l'absence d'intentions de fécondité est vécue par les répondants concernés – sauf Katja – comme un choix par défaut et est perçue comme tel par les autres répondants. Il est ainsi souvent associé à la notion de regret : regret d'avoir reporté des projets de fécondité, de ne pas avoir franchi le pas plus tôt, à une période où le contexte aurait été plus favorable.

Discussion / conclusion

Comme on a pu le constater, on observe une différence sensible dans les profils des répondants sans intentions de fécondité à l'est et à l'ouest. À l'est, excepté un cas, ces répondants n'expriment pas de projets familiaux en raison de la situation dans laquelle ils se trouvent et non parce qu'ils souhaitent rester sans enfant. En conséquence, les intentions sont susceptibles d'évoluer, comme ils l'indiquent eux-mêmes, si leur situation change. Cette vie sans enfant, qui apparaît comme un choix par défaut, ne reflète donc pas une décision délibérée, programmée, mais le fruit des circonstances, le résultat d'un parcours biographique. Ce profil est assez comparable à celui

que Laura Bernardi (2013) dégage des répondants sans intentions de fécondité en Italie²³. C'est sans doute la raison pour laquelle on observe ici, comme dans l'enquête italienne, une approche permissive à l'égard de l'infécondité perçue comme une situation plus subie que voulue et dont les conséquences sur les parcours de vie sont perçues comme négatives.

À l'ouest, en revanche, les répondants ne souhaitent pas avoir d'enfant, indépendamment de leur situation personnelle. Leur décision relève d'un projet de vie sans enfant, d'un choix volontaire, qui peut être qualifié de positif, puisque ces répondants estiment que la venue d'un enfant entraînerait une dégradation de leur qualité de vie. En conséquence, leurs positions à ce sujet sont assez fermes. Ce groupe s'apparente ainsi à la catégorie de « sans enfant volontaires » définie par Charlotte Debest (2012). Cette tendance semble marginale dans l'échantillon est-allemand. La perception qu'ont les autres répondants ouest-allemands de ce choix de vie s'avère ambiguë. D'un côté, on observe une approche dans une certaine mesure permissive : certains répondants font preuve de compréhension pour un choix de vie qui apporte un gain de confort et de niveau de vie. Mais de l'autre, cette vision des choses conduit des répondants parents ou désirant l'être à leur reprocher au contraire un certain égoïsme, ce qui se traduit par une forme de marginalité des répondants ouest-allemands sans intentions de fécondité. L'écart qu'on observe entre les deux échantillons est- et ouest-allemands peut s'expliquer par le fait que l'infécondité est un phénomène récent et encore limité dans les nouveaux Länder, alors qu'il s'est beaucoup développé à l'ouest du pays.

Si les répondants ouest-allemands rejoignent de par leur volonté ferme de ne pas avoir d'enfant les positions des enquêtés de l'étude menée par C. Debest en France (2012), ils se distinguent néanmoins de l'échantillon français par leur forte adhésion à une vision traditionnelle de la famille et par un parcours qui s'inscrit dans la norme dominante. Ils se prononcent ainsi en faveur d'un encadrement exclusif de l'enfant par les parents – en général la mère – jusqu'à l'âge de trois ans, rejetant toute forme de prise en charge extérieure et n'acceptent l'idée d'une entrée en jardin d'enfants qu'à la condition qu'elle soit limitée à la matinée. Il est par conséquent attendu de la mère qu'elle réduise considérablement son investissement professionnel pour se mettre au service de l'enfant. Les répondants ouest-allemands qui ne veulent pas d'enfant partagent en cela les positions des répondants favorables au maintien au foyer de la mère. Il est ainsi tout à fait frappant de constater que ces deux sous-groupes, qui sont tous les deux hostiles à la conciliation entre travail et famille, l'un parce qu'il privilégie le maintien dans l'emploi et le deuxième parce qu'il donne la priorité aux enfants, expriment dans une large mesure les mêmes opinions sur l'éducation des enfants. Leurs positions s'avèrent ainsi plus traditionnelles que celles des répondants favorables à la conciliation entre travail et famille, une conciliation qui s'articule autour d'une reprise du travail par les mères à temps partiel après un congé parental d'une durée minimale d'un an. En d'autres termes, l'hypothèse émise selon laquelle les personnes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant se distingueraient par une vision moins traditionnelle de la vie ne se vérifie pas dans cette enquête.

Cette forte adhésion à un modèle familial traditionnel révèle l'existence d'une norme éducative dominante dans l'échantillon ouest-allemand, axée autour d'une prise en charge de l'enfant essentiellement

²³ Laura Bernardi (2013) relève aussi une exception, le cas d'une répondante qui ne souhaite pas avoir d'enfant, une décision soutenue par sa mère et présentée comme un choix positif visant à conserver sa liberté et son autonomie : « avec un enfant, tu ne vis plus ».

assurée par les parents, ce qui implique un fort impact de l'arrivée d'un enfant sur le parcours professionnel des mères et sur le revenu du ménage (Brachet *et al.* 2010). Le niveau d'attentes à l'égard de l'éducation de l'enfant, le coût de l'enfant en temps et en argent est élevé, parmi les répondants en général et tout particulièrement pour ceux qui ne souhaitent pas avoir d'enfant, ce qui traduit le maintien d'une valeur élevée accordée à l'enfant dans l'ouest de l'Allemagne. Il existe ainsi un lien fort, parmi les répondants ouest-allemands, entre la norme parentale et la norme éducative. Avoir un enfant implique des attentes à l'égard de sa prise en charge et du parcours professionnel de la mère. Devenir parent signifie accepter de placer l'enfant au centre de ses préoccupations, de faire des sacrifices et d'adapter son emploi du temps, son rythme de vie en fonction des besoins de l'enfant tels qu'ils sont perçus (voir aussi Dienel 2003). Et c'est bien ce lien qui semble déterminant dans le choix des répondants de ne pas avoir d'enfant. Parce qu'ils adhèrent à une norme éducative trop contraignante pour eux, ils préfèrent ne pas avoir d'enfant. En d'autres termes, il vaut mieux ne pas être parent qu'être un mauvais parent selon les critères dominants, critères auxquels ils adhèrent aussi. Le renoncement aux enfants ne traduit donc pas une vision négative des enfants ou un rejet des enfants, mais le refus du renoncement personnel qu'il impliquerait.

Cette conception particulièrement prescriptive à l'égard des rôles parentaux ressort nettement de la langue allemande. Celle-ci a en effet vu apparaître des termes spécifiques tout à fait péjoratifs pour désigner les personnes dont le comportement dévie par rapport à ces normes éducatives. La langue allemande parle ainsi de « mère-corbeau » (*Rabenmutter*) pour désigner les femmes qui font garder leurs enfants pour se maintenir dans l'emploi²⁴, de « mère poule » (*Glucke*) ou de « seulement femme au foyer » (*Nur-Hausfrau*)²⁵ en référence aux mères au foyer (Ruckdeschel 2009) et enfin de « non-mère » (*Nicht-Mutter*) qui suggère par la tournure négative qu'une femme sans enfant n'est pas vraiment une femme²⁶. Il est frappant d'une part de noter que ces termes se réfèrent bien plus aux femmes et qu'aux hommes²⁷, ce qui montre le rôle dominant des femmes dans la prise en charge de l'enfant dans la société ouest-allemande. Ces termes traduisent également une vision très étroite du rôle des femmes et de l'éducation des enfants et met en lumière la faible acceptation de la réalisation professionnelle des mères et l'impact de la difficulté à concilier travail et famille.

L'impact de la difficulté à concilier travail et famille sur les décisions de fécondité suggère également que le contexte institutionnel joue un rôle dans le niveau de l'infécondité en Allemagne. Mandy Boenke (2007) estime ainsi que le niveau bas de l'infécondité dans l'est de l'Allemagne s'explique, entre autres, par la combinaison de deux facteurs : le cadre institutionnel (avec le maintien encore aujourd'hui d'une offre de garde conséquente pour les moins de trois ans) et la valeur élevée accordée aux enfants. Elle estime en revanche que ces facteurs ne sont pas réunis dans l'ouest du pays. Cette hypothèse d'un impact du contexte institutionnel pourrait être renforcée par l'évolution des intentions de fécondité

²⁴ Dans le même registre, il est aussi question d'« enfants aux clés » (*Schlüsselkind*) pour désigner les enfants qui portent les clés autour de leur cou, car leur mère ne sera pas là pour leur ouvrir la porte après l'école à l'heure du déjeuner, ou bien encore de « prise en charge étrangère » (*Fremdbetreuung*) qui désigne de manière très péjorative l'accueil des enfants dans des crèches ou par des assistantes maternelles.

²⁵ On rencontre aussi l'appellation *Muttertier* qui désigne la femelle qui élève ses petits.

²⁶ Voir les magazines en ligne *brigitte.de*, *eltern.de* entre autres.

²⁷ On peut néanmoins noter le débat qui a fait rage, suite à l'introduction de deux mois du congé parental réservés au père, sur la perception des pères entre mâle dominant (*Alphamännchen*) et lavette (*Weicheier*), un débat d'une rare violence verbale.

dans le temps. Dans une étude réalisée auprès de 404 étudiantes, âgées de 20 à 29 ans, la proportion de jeunes femmes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant s'est avérée être faible (7,7 %), et plus réduite encore chez les étudiantes âgées de 20 à 24 ans, tandis qu'on observait un nombre non négligeable de jeunes femmes encore indécises sur ce point (16,8 %). Cela pourrait d'une part confirmer l'hypothèse selon laquelle la proportion de personnes qui ne veulent d'emblée pas d'enfant est en réalité faible et l'infécondité plus souvent le fruit du hasard et du parcours des individus ; l'évolution à la hausse de la proportion de personnes qui ne veulent pas d'enfant entre le groupe des 20-24 ans et celui des 25-29 ans suggère également que le contexte dans lequel évoluent les jeunes femmes peut les amener à revoir leurs intentions à la baisse, voire à les remettre en question.

Néanmoins, dans l'est aussi, l'infécondité a fortement progressé, une tendance qui devrait se poursuivre car justement les conditions ne sont pas jugées si propices à la fondation d'une famille. Certains répondants est-allemands évoquent ainsi le problème des écoles et jardins d'enfants, qui accueillent certes les enfants en journée, mais ferment à 17 h, ce qui soulève des difficultés pour les parents travaillant à temps plein. Or le travail à temps plein est communément répandu dans les nouveaux Länder. L'importance de l'emploi à temps plein dans l'est du pays peut s'expliquer par le soutien que le gouvernement de RDA apportait à ce modèle d'activité et le fait qu'il était socialement valorisé, mais aussi par le niveau de rémunération plus bas qu'à l'ouest. Si le rôle de la politique familiale devrait sans doute rester limité, dans la mesure où d'autres facteurs interviennent dans l'infécondité, tel que le recul de la valeur de l'enfant ou la situation de couple, mais aussi des facteurs structurels comme la hausse de la proportion de jeunes femmes diplômées à l'est de l'Allemagne, le gouvernement allemand pourrait agir sur l'infécondité, en particulier à l'est où ce phénomène relève moins d'un choix délibéré que d'une situation jugée défavorable à la formation de projets de fécondité. Il est en revanche peu probable que des réformes structurelles aient un impact sur le niveau de l'infécondité dans l'ouest du pays tant que persisteront des obstacles culturels tels que l'incompatibilité perçue entre la carrière des femmes et les enfants.

On peut également se demander si la tendance observée à l'est du pays d'un accroissement de l'infécondité involontaire ou du moins non programmée ne laisse pas présager un développement futur de l'infécondité volontaire avec une acceptation croissante de l'infécondité dans la société allemande. Pour finir, il faut rappeler que les résultats de cette étude sont à prendre avec précaution en raison du faible nombre d'entretiens concernés et appellent donc de futures recherches afin d'en vérifier la portée.

Références

- Bernardi L. 2013. *From mothers to daughters: Intergenerational transmission of fertility norms*. In A.-L. Ellingsaeter, An-Magrit Jensen, Merete Lie (éds) : *The Social Meaning of Children and Fertility Change in Europe*, Routledge, Londres, New York, 153-169.
- Bernardi L., Keim S. 2007. *Anfang dreißig und noch kinderlos? Lebenswege und Familienmodelle berufstätiger Frauen aus Ost- und Westdeutschland*. In: Konietzka Dirk, Kreyenfeld Michaela (éds) (2007) : *Ein Leben ohne Kinder. Kinderlosigkeit in Deutschland*. Verlag für Sozialwissenschaften. Wiesbaden, 317-334.
- Boehnke M. 2007. *Hochschulbildung und Kinderlosigkeit. Deutsch-deutsche Unterschiede*. In: Konietzka Dirk, Kreyenfeld Michaela (éds) : *Ein Leben ohne Kinder. Kinderlosigkeit in Deutschland*. Verlag für Sozialwissenschaften. Wiesbaden, 295-315.

- Brachet S., Letablier M.-T., Salles A. 2010. *Devenir parents en France et en Allemagne : normes, valeurs, représentations*. In : Politique sociale et familiale, juin, 100 :9-22.
- Breton D., Prioux F. 2009. *Analyse de l'infécondité en France et en Allemagne : des lectures différentes d'un phénomène de plus en plus fréquent ?* Présentation au Colloque de l'EAPSde Marrakech, septembre.
- Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend. 2005. *Familie ja, Kinder nein. Was ist los in Deutschland?* Monitor Familiendemographie. Beiträge aus Forschung, Statistik und Familienpolitik, Berlin.
- Debest C., Mazuy M. 2014. *Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant*. In : Population & Sociétés, 508.
- Debest C. 2012. *Le choix d'une vie sans enfant : des individus confrontés aux normes sociales et de genre*, Thèse de sociologie sous la direction de Numa Murard, Université Paris 7 – Denis – Diderot
- Desplanques G. 2003. *Le désir d'enfant et l'infécondité*. Informations sociales n° 107 : 20-25.
- Dienel C. 2003. *Die Mutter und ihr erstes Kind – individuelle und staatliche Arrangements im europäischen Vergleich*, Zeitschrift zur Familienforschung, 2 : 120-145.
- Donati P. 2003. *La non-procréation : un écart à la norme ? À partir d'entretiens biographiques*. Informations sociales n° 107, 44-57.
- Donati P. 2000a. *L'absence d'enfant : un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes*. Recherches et Prévisions n° 62, 43-56.
- Donati P. 2000b. *Ne pas avoir d'enfant. Construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*. Dossier d'étude n° 11. Sous la direction de Madame le Professeur Catherine Rollet. Cahiers d'études. Allocations familiales. CNAF.
- Dorbritz J., Naderi R. 2013. *Trendwende beim Kinderwunsch?*, Bevölkerungsforschung Aktuell, 4: 2-7.
- Dorbritz J. 2009. *Germany: Family diversity with low actual and desired fertility*, Demographic Research, vol. 19, 17: 557-598.
- Dorbritz J., Ruckdeschel K. 2007. *Kinderlosigkeit in Deutschland – ein europäischer Sonderweg? Daten, Trends und Gründe*. In: Konietzka Dirk, Kreyenfeld Michaela (éds) (2007) : *Ein Leben ohne Kinder. Kinderlosigkeit in Deutschland*. Verlag für Sozialwissenschaften. Wiesbaden.
- Dorbritz J. 2005. *Kinderlosigkeit in Deutschland und Europa – Daten, Trends und Einstellungen*. Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft 4:359-408.
- Dorbritz J. 2003. *Polarisierung versus Vielfalt. Lebensformen und Kinderlosigkeit in Deutschland – eine Auswertung des Mikrozensus*. Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft 2-4: 403-421.
- Eckhard J., Klein T. 2013. *Die Motivation zur Elternschaft. Unterschiede zwischen Männern und Frauen.*, in : Konietzka D., Kreyenfeld M. (éds.), *Ein Leben ohne Kinder*, Springer VS, Wiesbaden, 311-329.
- Fagnani J. 2009. *Les réformes de la politique familiale en Allemagne. L'enjeu démographique*. Note du Cerfa 67, octobre.
- Hornung A. 2011. *Avoir trois enfants et plus en France et en Allemagne : l'évolution démographique des familles nombreuses*. In : Gouazé, S., Prat-Erkert, C., Salles A. (Eds.) : *Les enjeux démographiques en France et en Allemagne : réalités et conséquences*. Lille : Presses universitaires du Septentrion, 35-54.
- Klein D. 2006. *Zum Kinderwunsch von Kinderlosen in Ost- und Westdeutschland*. Bundesinstitut für Bevölkerungsforschung (BiB). Materialien zur Bevölkerungswissenschaft 119, Wiesbaden.
- Konietzka D., Kreyenfeld M. (dir.). 2013. *Ein Leben ohne Kinder, Ausmaß, Strukturen und Ursachen von Kinderlosigkeit*, Springer VS.

- Kreyenfeld M. 2010. *Uncertainties in female employment careers and the postponement of parenthood in Germany*. In : *European Sociological Review*, 26 : 351-366.
- Konietzka D., Kreyenfeld M. 2007. *Die Analyse von Kinderlosigkeit in Deutschland: Dimensionen, Daten, Probleme*. In: Konietzka Dirk, Kreyenfeld Michaela (éds) (2007) : *Ein Leben ohne Kinder. Kinderlosigkeit in Deutschland*. Verlag für Sozialwissenschaften. Wiesbaden, 11-41.
- Léridon H. 2003. *Procréation : du désir à la réalité. Du nombre idéal d'enfants au nombre réel*. *Informations sociales* n° 107, 26-35
- Le Voyer A.-C. 2003. *Quelques illustrations des processus menant au désir d'enfant. À partir d'une enquête de type biographique*. *Informations sociales* n° 107, 36-43.
- Rossier Clémentine, Brachet Sara, Salles Anne. 2011. Family policies, norms about gender roles and fertility decisions in France and Germany, *Vienna Yearbook of Population Research*, 9: 297-322.
- Ruckdeschel, K. 2009. *Rabenmutter contra Mère Poule. Kinderwunsch und Mutterbild im deutsch-französischen Vergleich* [Uncaring Mother vs. Mother Hen. Desired Fertility and Perceptions of Motherhood in a German-French Comparison]. In: *Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft* 34,1-2: 105-134.
- Ruckdeschel K. 2004. *Determinanten des Kinderwunsches in Deutschland*. In: *Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft*, 29:363-386.
- Salles A., Rossier C., Brachet S. 2010. *Understanding the long term effects of family policies on fertility: The diffusion of different family models in France and Germany*, *Demographic Research*, vol. 22, article 34, 1057-1096.
- Schaeper H. 2007. *Familiengründung von Hochschulabsolventinnen. Eine empirische Untersuchung verschiedener Examenskohorten*. In: Konietzka Dirk, Kreyenfeld Michaela (éds) (2007) : *Ein Leben ohne Kinder. Kinderlosigkeit in Deutschland*. Verlag für Sozialwissenschaften. Wiesbaden.
- Schwarz K. 2003. *Betrachtungen eines Demographen zu Ehe und Familie um das Jahr 2000*. In: *Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft*, 2-4: 423-442.
- Sobotka T. 2011. *Fertilität in Deutschland, Österreich und der Schweiz: Gibt es ein gemeinsames Muster?*. In: *Comparative Population Studies (Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft)*, 2-3: 305-348.
- Statistisches Bundesamt. 2013a. *Geburtentrends und Familiensituation in Deutschland*, Wiesbaden, www.destatis.de.
- Statistisches Bundesamt. 2013b. *Daten zu Geburten, Kinderlosigkeit und Familien 2012, Ergebnisse des Mikrozensus 2012, Tabellen zur Pressekonferenz am 7.11.2013 in Berlin*, Wiesbaden.
- Statistisches Bundesamt. 2012. *Geburtentrends und Familiensituation in Deutschland*, Wiesbaden.
- Statistisches Bundesamt. 2009. *Mikrozensus 2008. Neue Daten zur Kinderlosigkeit in Deutschland*, Wiesbaden.
- Strohmeier K. P. 2003. *Pluralisierung und Polarisierung der Lebensformen in Deutschland*. In: *Aus Politik und Zeitgeschichte, Beilage zur Wochenzeitung das Parlament*, B17: 11-22.
- Tenturi M. L., Mencarini L. 2008. *Childless or childfree ? Paths to Voluntary Childlessness in Italy*. In: *Population and Development Review* 34 (1): 51-77.
- Toulemon L. 1995. *Très peu de couples restent volontairement sans enfant*. In: *Population*, vol. 50, 4-5: 1079-1109.
- Wendt H. 1993. *Familienbildung und Familienpolitik in der ehemaligen DDR*. Bundesinstitut für Bevölkerungsforschung, Wiesbaden.
- Wingen M. 2002. *Ein erneutes Plädoyer für eine bevölkerungsbewusste Politik*. In: *Zeitschrift für Bevölkerungswissenschaft*, 1: 69-85.